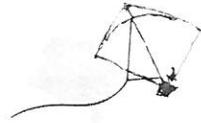


théâtre des treize vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON
M O N T P E L L I E R



COMBIEN DE NITS FAUDRA-T-IL MARCHER DANS LA VILLE



UNE CREATION DE CATHERINE ANNE

COMBIEN DE NUITS FAUDRA-T-IL MARCHER DANS LA VILLE

André a quinze ans, Isabelle un peu plus, Frédérique encore plus. L'une est institutrice, l'autre navigue de cœurs en pays; lui, en rupture de famille, cherche qui aimer des deux. Quelques nuits d'automne vont les entraîner plus loin à la recherche de leurs désirs, dans une «confusion des sentiments» où passent des échos de Rohmer et de Rilke.

Comme les jeunes comédiens qu'elle dirige, Catherine Anne est sortie depuis peu du Conservatoire. La beauté de son spectacle tient à cette fraîcheur du regard, à ce sentiment aigu de notre présent; il a la grâce acide et séduisante de la jeunesse.

Mise en scène	Catherine Anne
avec	Philippe Demarle Fabienne Luchetti Marie Matheron
Peinture Lumière Administration	Isabel Duperray Ghislaine Gonzales Mathieu Grizard
Production	A Brûle Pourpoint Théâtre de la Bastille Théâtre du Merlan Centre d'Action Culturelle de Montbéliard
Avec la participation du et de	Jeune Théâtre National Alpha Fnac

Le spectacle "Combien de nuits faudra-t-il marcher dans la ville" a reçu le prix du théâtre des Journées internationales Georges Brassens (1988 Sète)

Le Syndicat de la critique dramatique et musicale a élu Catherine Anne "Révélation théâtrale de l'année 1988" pour l'ensemble de son travail et en particulier pour "Combien de nuits faudra-t-il marcher dans la ville".

PRATIQUE

Représentations au :

THEATRE DES TREIZE VENTS
GRAMMONT
34000 - MONTPELLIER

En Mai les :

Mercredi 10, Vendredi 12, Samedi 13 à 20 h 45
Jeudi 11 à 19 h

Renseignements et location au :

Théâtre des Treize Vents
Opéra Municipal
Bd Victor Hugo - 34000 MONTPELLIER

de 12 h à 18 h, du Lundi au Vendredi (Jeudi 17 h)
tél : 67.52.72.91.

Service de Presse
Luce Namer
Théâtre des Treize Vents
Domaine de Grammont - 34000 MONTPELLIER
tél : 67.64.14.42.

(Durée du spectacle : 1 h 30)

Dès que le spectacle aura commencé nous ne pourrons plus accueillir de retardataires. Nous le regrettons, mais nous voulons éviter de troubler l'écoute du public et la concentration des acteurs.

Ce spectacle sera aussi présenté par le Théâtre des Treize Vents à Béziers le 17 Mai à 21 h - Salle des Franciscains à Perpignan le 19 Mai à 21 h, au Palais des Congrès.

COMBIEN DE NUITS . . .

Comment aimer ?

Comment se donner sans se perdre et sans faire de ce don une prison pour l'autre ?

Comment, au plus clair de l'amour, être à la fois concentré et disponible ?

Comment aimer ?

Quels sont les gestes qui disent l'amour ? Quelles sont les paroles ?

Tellement d'émotions s'entremêlent du désir au rejet, du trouble à l'évidence, de la souffrance à la folie.

Tellement de forces nous animent : en même temps l'égoïsme et la générosité, l'audace et la peur, la violence et la patience.

Aimer ? C'est, même au plus profond du désespoir, espérer l'être.

Mais aussi parfois se donner sans retour, ou bien être désiré et ne pouvoir répondre, ou bien...

Et le temps joue avec ce mélange dissonnant de pulsions, de sentiments, de sensualités, d'idéalismes, de grandeurs, de petitesesses...

Car la mémoire transforme. L'âge transforme.

Il me semble que cet indéfinissable, nommé amour par commodité, est la plus grande source d'énergie parmi les hommes.

En tous cas les trois personnages de la pièce cherchent à aimer, oui, cela j'en suis sûre !

André a quinze ans, Isabelle un peu plus, Frédérique encore plus.

André veut. Immédiatement.

Isabelle vit. Passionnément.

Frédérique attend. Impatiemment.

Quelques nuits d'automne les entraînent dans une histoire folle, riche en rebondissements qu'il serait dommage de dévoiler; gardons le suspense.

Un seul mot manque dans cette brève évocation : le plaisir.

Catherine ANNE ■

"J'étais dans le lit. Marthe m'y rejoignit. Je lui demandai d'éteindre. Car, même en ses bras, je me méfiais de ma timidité. Les ténèbres me donneraient du courage. Marthe me répondit doucement :

- Non. Je veux te voir t'endormir.

A cette parole pleine de grâce, je sentis quelque gêne. J'y voyais la touchante douceur de cette femme qui risquait tout pour devenir ma maîtresse et, ne pouvant deviner ma timidité maladroite, admettait que je m'endormisse auprès d'elle. Depuis quatre mois, je disais l'aimer, et ne lui en donnais pas cette preuve dont les hommes sont si prodigues et qui souvent leur tient lieu d'amour. J'éteignis de force.

Je me retrouvai avec le trouble de tout à l'heure, avant d'entrer chez Marthe. Mais comme l'attente devant la porte, celle devant l'amour ne pouvait être bien longue."

Raymond Radiguet
Le Diable au Corps

Une année non sans Anne

Depuis un an, Catherine Anne a joué « Chaleur » d'Ewa Pokas et écrit et mis en scène « Une année sans été » et « Combien de nuits faudra-t-il marcher dans la ville ? » (cette dernière en ce moment à l'affiche du Théâtre de la Bastille). Pour peu qu'on s'intéresse au théâtre, impossible de lui échapper. C'est un auteur. C'est une femme. Elle est jeune. Ses pièces lui ressemblent, féminines et juvéniles, parlant comme peu d'autres du désir et de l'adolescence en sursis. Catherine Anne est timide, elle est anxieuse. Elle est là, dans la salle, incognito, et elle guette la réaction du public. Les réactions sont bonnes : applaudissements, larmes aux yeux, envie de sortir au soleil ou sous la lune, de boire et de parler pour (ne pas) se guérir de ce fichu contagieux mal de vivre. Catherine Anne reste anxieuse et timide. Qu'elle le reste. C'est sa force. Ses pièces ne lui ressemblent pas. Elles sont pleines d'audace, de pas en avant, de pas trop loin, et de déclarations intempestives. Ses pièces se ressemblent. Peut-être écrira-t-elle toujours la même his-

toire. Qu'elle l'écrive cent fois. Cent fois nous en aurons besoin, comme les petits enfants ont besoin de contes à faire peur.

Dans « Une année sans été », ils étaient quatre : deux filles, deux garçons. Dans « Combien de nuits... » ?, ils sont trois : un garçon, deux filles. Ça se concentre. Seront-ils deux dans la prochaine ? On est toujours assez de deux pour s'aimer, ne plus s'aimer, se faire souffrir. André, quinze ans, rebelle, poète, aime Frédérique, son ancienne maîtresse (institutrice, quoi !) Frédérique sous-loue l'appartement d'un absent, Simon, qu'Isabelle vient retrouver après un long voyage. Frédérique aime André mais n'ose rien. Elle se trouve trop vieille et frigide. Isabelle est désespérée du départ de Simon. André rencontre Isabelle sur le palier de Frédérique.

Ce n'est pas « Une année sans été » qui vient de brouiller les pistes, c'est une année avec trop d'été, trop de chaleur, trop d'attente. Ça pourrait ressembler à un marivaudage, à un Rhomérique chassé-croisé entre trois petits enqui-

neurs, agaçants et capricieux. Ce n'est pas ça. La mise en scène est là pour combler les vides et alléger les pesanteurs des dialogues par des danses, des courses folles d'une porte à l'autre, des pas de deux des gazouillis et des « Mots d'amour » de Piaf dans un décor tout nu, tout cru, tendu de lumières bleu-sombre et dorée : l'art de faire bouger les silences et bondir les soupirs, l'art de magnifier des sentiments d'une banalité confondante, Catherine Anne le possède, ou mieux, elle le désire. Bien sûr, il y a des risques pour que ce style tourne au procédé et qu'il nous lasse. Mais il y a beaucoup de chances pour qu'il finisse par nous enrichir d'une œuvre. « Moi, j'ai la vocation pour tout ! » s'exclame Isabelle dans la pièce. Est-ce le cri du cœur de l'auteur ? Catherine ! Le théâtre, c'est tout ! Ta vocation, c'est le théâtre.

Sophie Cherer

• « Combien de nuits faudra-t-il marcher dans la ville » de Catherine Anne, mise en scène de l'auteur. Avec Philippe Demarle, Fabienne Luchetti, Marie Matheron. Théâtre de la Bastille.

COMBIEN DE NUITS
FAUDRA-T-IL
MARCHER
DANS LA VILLE ?
de Catherine Anne

★★ La saison dernière, ce jeune auteur avait conquis le public par une adaptation de Rilke joliment intitulée « Une année sans été ». Ses trois nouveaux héros appartiennent un peu à la même famille : deux jeunes gens pleins de flamme et de doute, confrontés à une femme mûre, plus sereine, mais plus profondément déchirée. Car ces personnages, ultramodernes dans leurs attitudes, leurs vêtements et leur vocabulaire, ne dépareraient pas, cependant, l'époque romantique, tels des éphémères pressés de se brûler les ailes aux rayons de l'amour, surtout quand ils affirment le contraire. Un spectacle merveilleux d'équilibre, où une pointe d'humour vient toujours contrebalancer la grandiloquence avec laquelle sont exposés les moindres états d'âme. Sur un plateau nu, trois comédiens — Philippe Demarle, Marie Matheron et Fabienne Luchetti — nous offrent une tranche de vie irrésistible de fraîcheur et d'émotion. Une fois encore, Catherine Anne fait passer sur scène le souffle tendre et douloureux du printemps.

Laurence Hétier

COMBIEN DE NUITS . . .

Les trois personnages de la pièce cherchent à aimer, oui, cela j'en suis sûre ! André a quinze ans, Isabelle un peu plus, Frédérique encore plus. André veut. Immédiatement. Isabelle vit. Passionnément. Frédérique attend. Impatiemment.

N'avez-vous jamais, au hasard des rues, de la vie, retrouvé une personne perdue de vue longtemps et inexplicablement transformée ? Elle ne s'habille plus pareil, sa façon de bouger, de parler est modifiée, son rire a changé, ses gestes aussi.

Que s'est-il passé pour amener cette transformation ?

Le temps du spectacle sera pour Frédérique le temps d'une semblable métamorphose.

André, lui, se métamorphose plusieurs fois par jour. Il est alternativement quelqu'un avec Frédérique, quelqu'un d'autre avec Isabelle. Et l'écart se creuse au fil de la pièce, jusqu'à l'insoutenable.

Isabelle vient d'avoir 20 ans. Elle a vécu déjà deux ans avec un homme. Elle est embringuée dans des études. Soudain elle fuit.

A travers elle, j'aimerais évoquer le refus, la révolte qu'éprouvent certains au seuil d'une vie "adulte" qui leur semble étroite, décevante. L'idée même de s'engager dans un chemin précis suscite l'angoisse absolue de renoncer à tous les autres, de perdre l'horizon ouvert.

Isabelle croit que choisir un métier, comme choisir un amour, c'est s'enfermer, ne plus être riche fabuleusement de promesses, d'avenirs, mais devenir une personne rapidement définissable donc banale.

Pendant quelque temps André lui réchauffe l'enfance.

"COMBIEN DE NUITS FAUDRA-T-IL MARCHER DANS LA VILLE "

n'est pas franchement une pièce d'amour, mais plutôt une pièce de tentatives, de tentations, à la recherche de l'amour et de son accomplissement physique.

J'aimerais raconter les décalages infimes ou immenses entre ce qui est éprouvé et ce qui est montré, entre ce qui est montré et ce qui échappe.

Raconter, donner à sentir, pour reprendre le titre d'un très beau roman de Stefan Zweig : "La confusion des sentiments".

Il y a, juste avant l'amour, un tel fouillis : désirs, séductions, timidités, impatience, naïveté, calcul : une telle énergie ramassée !

La pièce suit le cheminement chaotique et passionnel de plusieurs esquisses amoureuses ; à la fin l'une d'elles va apparemment au bout du désir : après avoir rêvé l'amour, pleuré l'amour, parlé l'amour, caché l'amour, fuit l'amour, retrouvé l'amour, deux des personnages font l'amour.

J'aimerais que le spectacle les accompagne et réussisse aussi à raconter ça.

Catherine Anne

CE QUI SE PASSE ENTRE LES ETRES

■ Philippe Du Vignal:

L'on vous connaît comme auteur-metteur en scène mais aussi comme comédienne. Vous avez toujours exercé cette triple activité ?

Catherine Anne:

Oui, mais c'est plus compliqué que cela peut apparaître. Depuis très longtemps, et bien avant *Demain le soleil* dont j'avais écrit le texte, et qui avait été présenté en Avignon en 1980, j'avais commencé à faire des spectacles que je mettais en scène au lycée, ou après le lycée, en partant d'oeuvres existantes mais non théâtrales : des nouvelles ou des contes, et puis il y a eu ce spectacle que vous aviez vu, et ensuite seulement, je suis entrée au Conservatoire National. Mais quand j'avais commencé à suivre des cours de comédie à Saint-Etienne, la ville où j'habitais, c'est parce que je me rendais compte confusément que j'avais, à la fois, besoin de savoir jouer, et de me servir de ces connaissances pour réaliser une mise en scène...

Après, je devais avoir dix huit ans, j'ai passé le concours de la Rue Blanche. Pour moi, c'était un peu un test ; je n'avais jamais mis les pieds à Paris et je ne pensais pas le réussir. J'avais choisi la Rue Blanche, parce que c'était pour moi une école pluridisciplinaire, ce qui n'était pas aussi évident. Mais c'est là que j'ai pris goût au jeu. Ensuite, je suis entrée donc au Conservatoire, et en 82 - j'étais en 2ème année - j'ai monté *Une petite chambre circulaire* de Rilke à Saint-Etienne, puis à Lyon. Et quand je suis sortie du Conservatoire, j'ai joué comme comédienne dans différents spectacles dont *Andromaque* dans la mise en scène de J.C. Buchard, *Le Professeur Tarrane* d'Adamov qu'avait

monté J. Lassalle. Puis j'ai réalisé *Une année sans été* à la Bastille dont j'avais déjà écrit le texte. Vous voyez, c'est un peu compliqué, et cela fait déjà plus de dix ans, mine de rien, que je suis donc à la fois comédienne, auteur et metteur en scène.

P.D.V.:

Vous me disiez tout à l'heure que *Combien de nuits faudrait-il marcher dans la ville* ? n'était pas franchement une pièce d'amour, cela dépend peut-être du sens que l'on donne au mot, non ?

C.A.:

C'est effectivement plutôt une pièce de tentatives, de tentations à la recherche de l'amour et de son accomplissement physique. Pour moi, l'amour, c'est une chose qui prend du temps. Les premiers émois, les premiers élans vers quelqu'un, ce n'est pas, pour moi, l'amour, c'est l'envie d'aimer et d'être aimé, ce n'est pas aimer. Aimer passe par la connaissance. Et les histoires embryonnaires ne deviennent pas toutes des histoires d'amour. Mais c'est vrai que les trois personnages de la pièce : André qui a quinze ans, Isabelle un peu plus, et Frédérique encore plus, cherchent à aimer, et j'aimerais raconter ces décalages infimes ou immenses entre ce qui est éprouvé et ce qui est montré, entre ce qui est montré et ce qui échappe.

P.D.V.:

Tous ceux qui ont vu vos spectacles ont été frappés par la très grande qualité du travail de mise en scène et de jeu...

C.A.:

N'exagérons rien, et l'accueil qui a été fait à *Une année sans été*, je dois dire que je ne m'y attendais pas du tout ! Beaucoup de gens m'ont alors demandé comment je travaillais !

J'ai envie de dire : cela me paraît assez simple, dans la mesure où nous ne nous sommes jamais posés la question d'un quelconque savoir, d'une quelconque révolution à opérer. Je dis que le plus important sur une scène et pas seulement sur une scène, c'est ce qui se passe entre les êtres, et nous avons longuement et minutieusement travaillé sur cela. Les cinq comédiens aimaient beaucoup la pièce, ils avaient tous envie qu'elle se réalise. Nous étions très différents mais très unis. Il n'y a pas de recette miracle mais plus simplement beaucoup de travail...

J'ai l'impression que les gens qui créent, se posent trop souvent la question de faire nouveau, de faire différent. Et au théâtre comme en peinture ou en musique... Et, malheureusement, tant que les gens ont cela dans la tête, ils ne peuvent pas être sincères. Nous vivons aujourd'hui, donc nous sommes différents ; donc vouloir faire différent, c'est absurde puisque nous le sommes déjà. C'est une mauvaise question qui embrouille les pistes, et les réponses qu'on peut y apporter ; ce sont des choses derrière lesquelles on s'abrite, ce sont des formes et rien d'autre. Cela n'est pas très bon.

P.D.V.:

Et l'avenir immédiat ?

C.A.:

D'abord le plaisir de reprendre *Combien de nuits...* que je savoure à l'avance. Le fait de jouer dans des lieux différents, met le spectacle en danger mais, en même temps, c'est de ce danger-là que naissent de nouvelles choses, c'est très enrichissant. Quel que soit le lieu, il faut que le spectacle existe à chaque fois. Et je prépare une pièce pour le Festival d'Avignon que je mettrai moi-même en scène. ●

Propos recueillis par Philippe du Vignal

THÉÂTRE

« Combien de nuits faudra-t-il
marcher dans la ville ? »
de Catherine Anne

Amours enfantines

CURIEUSE pièce ! Naïve, simplette, avec d'étranges maladresses qui font sourire, poésie à l'estomac, phrases ronflantes, et puis, brusquement, des moments de vraie sincérité, et qui échappent à la littérature. Comme si tout avait été écrit par un adolescent semblable à celui que l'on voit sur la scène.

Il a quinze ans, deux femmes l'aiment, il vit en marge, incertain de lui-même, incertain de l'amour. Elles aussi hésitent, méliantes, comme prises au piège d'une vie dont elles ont peur, et qui secrètement les fascine.

A eux trois, ils n'ont pas cinquante ans, et vont et viennent en un chassé-croisé nocturne, irréels, où chacun court après l'autre, éperdu et aveugle, comme dans un songe. Philippe Demarle, Fabienne Luchetti, Marie Matheron rendent bien ce mouvement dansant, cette part de jeu, d'innocence, où l'insouciance des corps commande un certain plaisir d'être dans l'instant, et qui ne survivra pas à la jeunesse.

Bref, l'enfance, ses terreurs et ses bonheurs, sont tels que Catherine Anne les imagine en pleine liberté. La mise en scène ici (elle est de l'auteur) prolonge naturellement les mots, les éclaire, leur donne une grâce particulière dans un décor doux et vide où chacun va bondissant laissant des traces comme de jeunes lièvres.

Catherine Anne écrit souvent d'une façon bizarre, avec des complaisances qui nous charment, où l'on sent des coquetteries d'auteur, et puis tout devient clair, limpide, simple. On est touché. Si la littérature, ses fastes, ses prétentions ne la mangent pas, il faudra compter avec elle. Du théâtre, elle connaît déjà les ressources intimes, les pistes, les très ingénus mystères.

Pierre MARCABRU.

Conquérants de la Lune

Après « Une année sans été » qui lui vaut d'être nommée parmi les « révélations » des molières, on attendait avec impatience ce nouveau travail de Catherine Anne qui ne doit d'ailleurs pas sa jeune notoriété à ce seul spectacle.

Le sentiment qu'on peut avoir à la lecture de « Combien de nuits faudra-t-il marcher dans la ville » ne se dissipe pas à la représentation : quelque chose comme une afféterie de style qui raidit l'écriture, quelque chose d'absolument pas naturel, une façon de parler, de faire parler les personnages. (« pardon madame quelle heure à la Lune »), qui guinde le jeu.

Mais demande-t-on au théâtre d'être « naturel » : certes non, et la manière Anne répond de l'univers qu'elle met en scène. Quelque chose de très adolescent. Jusqu'à la naïveté de ce jeu à trois rabattu bien malgré l'auteur sans doute dans une triangulation somme toute assez convenue.

Personnages : André, quinze ans, Frédérique, vingt-huit ans, sa maîtresse (d'école), et Isabelle, vingt ans. Dans l'emportement des cœurs qui trop mal aiment et des corps qui ne trouvent pas assouvissement. Des analphabètes du sentiment, de l'amour, qui se tricotent à trois une grammaire élémentaire.

Chassé-croisé. Si on peut n'être pas

tout à fait convaincu par le texte de Catherine Anne, on l'est par sa mise en scène. Il faut dire qu'elle a réuni trois acteurs exceptionnels, trois fortes têtes, interprètes chatoyants éblouissants.

Catherine Anne a un sens très sûr de la chorégraphie des âmes : les mouvements intérieurs, elle les donne à lire. « Combien de nuits... » se joue sur un plateau nu, un espace de jeu pur, simple. Seul « décor » une toile de fond, bleu ciel clair et nuit mêlés, et pratiquement pas d'éléments d'appui (un tiroir, une lampe, un projecteur). La lumière découpe l'espace et le temps avec une sûreté efficace et le metteur en scène utilise totalement la petite salle de la Bastille.

Philippe Demarle a quinze ans effectivement. Dans le désordre des gestes qui trahissent la confusion du cœur, du corps, dans la présence entêtante, dans l'énervement d'une âme à la torture. Rimbaud 88. Il est comme toujours, formidable. Fabienne Luchetti, dans le rôle de l'aînée, plus paumée que les autres, maîtresse de rien du tout et surtout pas d'elle-même, quoi qu'elle en veuille, est excellente.

Quant à Marie Matheron récemment saluée en Infante du « Cid » selon Desarthe, elle a le charme, la grâce, la virtuosité d'une actrice déjà assurée.

Armelle HELIOT

TITRE LONG

Catherine Anne dans un beau drap

C'est vrai, ça... « Combien de nuits faudra-t-il marcher dans la ville ? » Ils ne marchent pas, ils courent, ces trois jeunes gens en quête d'amour que la jeune metteur en scène agite gaiement. Avec une insoutenable légèreté.

Ils sont trois, deux femmes, un homme, sur le plateau et c'est à trois, deux femmes, un homme, que nous sommes allés voir le spectacle — à trois soirées différentes. Il a fait des réserves; elles étaient très émues. Synthèse.

A la fin, ils sont essoufflés, contents d'avoir bien joué; leur plaisir fait plaisir à voir, comme dirait Catherine Anne, qui a écrit et mis en scène *Combien de nuits faudra-t-il marcher dans la ville* au Théâtre de la Bastille; et qui aime jouer avec les mots, même si (ou peut-être parce que) « les mots mènent au mensonge »: « *Tues menu. C'est presque nu* »... « *Tu vis toujours entre parenthèses; entre tes parents.* » Des clins d'œil parsèment ainsi le texte, tout entier absorbé par les « qui aime-je, où-vé-je » jetés par un trio presque classique: un jeune puceau et deux femmes amoureuses, mais rien du vaudeville.

Aidée de Rilke pour sa première pièce et de l'écrivain polonaise Ewa Pokas pour la deuxième, Catherine Anne s'est cette fois abandonnée à elle-même pour mettre ses mots dans les bouches du trio, en réussissant à conjuguer les quelques longueurs et facilités poétiques avec l'intuition théâtrale et la sincérité.

Pour interpréter ces petits frères et sœurs de Tomas et Tereza de *l'Insoutenable Légèreté de l'être*, Catherine Anne s'est naturellement entourée de tout jeunes acteurs, dont l'une (Fabienne Luchetti) était déjà d'*Une année sans été*. Elle n'a pas le rôle le plus facile: Frédérique, l'institutrice, lourde de quelques années de plus, qui doit trouver ses marques entre les deux autres. Son corps agité tangué d'un pied sur l'autre, tandis que sa voix chaude de femme frigide, décalée, lâche des mots calmes comme on le dit des eaux. Marie Matheron reste constamment juste

dans le rôle d'Isabelle, mi-môme mi-femme; elle irradie le plaisir de jouer, et Philippe Demarle, André-le-jeune-garçon, porte en lui toute l'énergie d'une demande inassouvie. Il est furieusement drôle, parfois, comme dans la scène des billets de banque, où il convie à la rescousse la Panthère rose, Picsou et Bruce Lee. Il joue la vérité dans ses mensonges, dans la proclamation amoureuse.

Ils portent, dans leur façon de se rencontrer et de se rater, une énergie qui vient buter et rebondir contre la peur et le désir. Ils ne sont jamais certains de très bien vouloir ce qu'ils veulent, ni de l'adéquation entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, mais ils parlent d'amour comme s'ils savaient ce que c'est. Cela donne des moments cocasses ou forts, comme celui où André et Isabelle miment, debout, une scène d'amour, se rapprochant et s'éloignant tout en disant à voix haute ces banalités qui traversent, parfois, l'esprit.

Catherine Anne utilise avec assurance tout l'espace du plateau, simplement agrémenté d'une toile de fond et de sol, brutalement crayonnée de bleu; lieu vague hanté surtout la nuit, où le sommeil est sans cesse perturbé par l'irruption d'un désir sans nom et presque sans visage. D'où les courses des acteurs,

d'avant en arrière, de long en large, de haut en bas. Une agitation de désespérés.

Le regard du spectateur peut, au gré du spectacle, croire qu'il rêve, ou qu'il assiste à un rêve. Suggéré par ce drap blanc qui, à la première scène, découvre le corps plié de l'acteur endormi. Comme si, le dévoilant, il lui faisait perdre sa virginité. Il y a toujours du blanc chez Catherine Anne. Pourtant, elle aime les lumières au point de les laisser vivre leur vie: un projecteur crée seul l'intimité du lieu ou son étendue; un autre cherche l'acteur avant de le trouver et de s'éteindre.

Et un mélange de légèreté et de douceur, offertes comme une évidence. C'est en cela que réside sa fragilité, comme si sa « manière », à l'image des personnages, n'arrivait pas à grandir. Comme si elle avait peur de crever la bulle de savon entourant la nostalgie de l'enfance. Risque-t-elle à brève échéance un enfermement dans une « petite musique » toute « féminine »? Sa maîtrise du plateau tout au service de la représentation de sa génération, qui chante Piaf et trouve que l'argent sent

bon, devrait lui permettre d'avancer D'affronter d'autres textes?

A.P.-G., M.S. et R.

COMBIEN DE NUITS FAUDRA-T-IL MARCHER DANS LA VILLE EST LE DERNIER SPECTACLE DE NOTRE SAISON 88 - 89. UNE SAISON QUI, GRÂCE À VOTRE COLLABORATION OUVERTE, VIGILANTE ET CRITIQUE, A RENCONTRÉ UN PUBLIC TOUJOURS PLUS PRÉSENT ET ATTENTIF. NOUS VOUS INVITONS À CONTINUER LA SAISON PROCHAINE À "PARTAGER" LE THÉÂTRE QUE NOUS AIMONS ET QUE NOUS FAISONS.

NOTRE SAISON 89 - 90 S'OUVRIRA EN NOVEMBRE AVEC LA CINQUIÈME CRÉATION DE JACQUES NICHET, UN TEXTE DE L'IRLANDAIS JOHN MILLINGTON SYNGE (1871 - 1909) : **LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL**. DANS LA NUIT D'UN VILLAGE AU BOUT DU MONDE, UN PETIT HOMME SURGIT, UN BALADIN ÉTRANGE QUI RACONTE À QUI VEUT L'ENTENDRE SA MACABRE ET MERVEILLEUSE HISTOIRE : LE MEURTRE DE SON PROPRE PÈRE. L'ASSASSIN EST UN OEDIPE AHURI ET JOYEUX, UN HAMLET TRANSFIGURÉ PAR L'IVRESSE DE SON ACTE; LA VICTIME, QUANT À ELLE, RÉSERVE BIEN DES SURPRISES; ET LA TRAGÉDIE POSSIBLE DEVIENT, PAR L'ALLIANCE DE LA POÉSIE ET DE L'HUMOUR NOIR, LA PLUS FOLLE DES COMÉDIES...

À LA SAISON PROCHAINE !

Le détail de notre programmation 89 - 90 vous sera communiqué dans le courant du mois de Juin.